

José Rizal et Ferdinand Blumentritt. Représentations croisées et influences mutuelles

Helene Goujat

► To cite this version:

Helene Goujat. José Rizal et Ferdinand Blumentritt. Représentations croisées et influences mutuelles. Presses universitaires du Septentrion. Circulation des savoirs et reconfiguration des idées : perspectives croisées : France-Brésil, Presses universitaires du Septentrion, pp.85-107, 2016, Dialogues entre cultures, 978-2-7574-1152-0. hal-02493703

HAL Id: hal-02493703

<https://hal.univ-angers.fr/hal-02493703>

Submitted on 28 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

José Rizal et Ferdinand Blumentritt. Représentations croisées et influences mutuelles

De la rencontre, en mai 1887, entre le jeune patriote philippin José Rizal, qui venait de publier le roman qui le rendit célèbre — *Noli me tangere*¹ —, et le professeur d'histoire autrichien Ferdinand Blumentritt, dont les travaux d'ethnologie sur les Philippines faisaient autorité, naquit une amitié sans cesse renouvelée que vint nourrir une abondante correspondance² en langue allemande, par laquelle les deux intellectuels échangèrent savoirs et perceptions, en premier lieu centrés sur des données précises ressortissant aux domaines historique et linguistique. Puis très vite informations et récit événementiel s'enrichirent de commentaires qui étayèrent une réflexion à deux voix, principalement articulée autour de sujets tels que la religion et la politique, voire la géopolitique, qui chez ces deux esprits curieux ne manqua pas d'éveiller un intérêt croissant. Il convient en effet de rappeler d'une part qu'à cette époque l'empire espagnol en déclin se maintenait aux Philippines en grande partie grâce à la présence des ordres monastiques, et que l'Allemagne de Bismarck se tournait insensiblement vers l'impérialisme colonial³ d'autre part. En d'autres termes, le fait colonial, et les différentes modalités qu'il recouvrait, devint la question cruciale autour de laquelle gravitèrent nombre de lettres échangées, sujet hautement épineux s'il en était, car lieu de toutes les polémiques envisageables et aussi des consensus les plus inattendus.

On aura compris que le but de cette contribution est de rendre compte de la singulière complémentarité de deux personnalités issues d'espaces culturels que tout séparait *a priori*, mais nous aurons à cœur d'insister, cependant, sur l'aspect éminemment fructueux de la relation qu'ils avaient nouée. Le principal support en fut l'échange épistolaire, que Rizal avait inauguré en 1886⁴, auquel mirent fin de bien funestes circonstances, dix ans plus tard, lorsqu'après un exil de quatre années passées dans le sud de l'archipel, il tomba sous les balles espagnoles, éliminé par

¹ Publié à Berlin en 1887, ce roman, considéré comme « La Bible du nationalisme philippin », fut rapidement connu sous sa forme abrégée : *le Noli*, que nous reproduisons le plus souvent par la suite.

² Mentionnons d'emblée que la plupart des lettres écrites par Blumentritt ont malheureusement été perdues. Mais les lettres de Rizal étaient si régulières et précises qu'elles permettent, croyons-nous, de reconstituer assez justement le contenu et la teneur de celles de son correspondant, et même de déduire qu'il les avait très probablement toujours sous les yeux au moment de lui répondre.

³ Yvan-Georges Paillard, *Expansion occidentale et dépendance mondiale (fin du 18^e siècle-1914)*, Paris : Armand Colin, 1999 [1994], p. 179.

un pouvoir colonial bien décidé à en finir avec celui qu'il considérait comme l'instigateur de l'insurrection qui venait d'éclater, et qui devait conduire à la rupture de 1898 entre l'Espagne et sa colonie asiatique.⁵

Certes, la disparition de Rizal priva Blumentritt du plus infatigable de ses correspondants, en mettant brutalement un terme aux incessants envois de lettres, de livres et d'articles qui avaient présidé à l'enrichissement réciproque et à l'approfondissement de la réflexion commune. Cependant, il nous est loisible de penser que subsista l'impérissable dans l'esprit de complicité qui avait lié les deux amis, qui survécut à cette mort violente et prématurée, en ce sens que Blumentritt poursuivit la tâche politique entreprise par Rizal, et dans laquelle il l'avait accompagné de son vivant. Il ne lâcha pas le flambeau, et reprit à son compte la lutte des Philippins pour leur indépendance, alors qu'après la reddition de l'Espagne, elle se trouvait fortement compromise par les velléités impérialistes nord-américaines. Nous ne manquerons pas de revenir sur cet aspect, qui fut la marque d'un engagement inouï d'un intellectuel européen pour la cause d'un pays dans lequel il ne s'était jamais rendu, et qui mérite assurément d'être explicité. Car au-delà de l'expression d'affinités décidément immarcescibles, c'est bien du résultat d'une filiation d'ordre intellectuel et de transferts multiples et réciproques qu'il s'agit, résultat que nous tenterons de mettre au jour.

Mais revenons tout d'abord aux prémices de cette si profonde amitié, scellée le jour même où le trentenaire autrichien⁶, professeur d'histoire et de géographie à l'Athénée Impérial de Leitmeritz⁷, en Bohême, reçut à son domicile l'*ilustrado*⁸ philippin de dix ans son cadet, d'origine tagale, c'est-à-dire de la région de Manille. Si cette rencontre entre représentants de deux mondes si distincts peut sembler relever de l'énigme, l'évidence s'impose très vite : loin d'être le fruit d'un heureux

⁴ José Rizal, Heidelberg, 3-07-1886, L. 1, in : *The Rizal-Blumentritt Correspondence*, vol. I (1886-1889), Manila : National Historical Institute, 1992 [1961] : *Cher Professeur Ferdinand Blumentritt, Cher monsieur. Ayant entendu dire que vous étudiez notre langue et que vous aviez déjà publié des travaux dans ce domaine, je prends la liberté de vous faire parvenir un livre de qualité, écrit dans cette langue par l'un de mes compatriotes. La version espagnole est médiocre car l'auteur n'est qu'un modeste écrivain, mais la partie en tagalog est bonne et c'est précisément cette langue qui est parlée dans notre province.* Il s'agissait d'un livre d'arithmétique, écrit par Rufino Baltazar Hernández.

⁵ Rappelons que l'Espagne perdit en même temps ses dernières possessions américaines de la Caraïbe : Cuba et Porto Rico.

⁶ Ferdinand Blumentritt était né à Prague en 1853.

⁷ Cette ville, aujourd'hui située en République Tchèque, est devenue Litomerice.

⁸ Du mot espagnol qui signifie « cultivé », qui désigne ici un jeune philippin appartenant à l'intelligentsia aisée, et engagé dans le mouvement réformiste. Cf. Stanley Karnow, *In Our Image. America's Empire in the Philippines*, USA : Random House Inc., 1989, p. 15 ; Floro C. Quibuyen, *A Nation Aborted. Rizal, American Hegemony, and Philippine Nationalism*, Quezon City : Ateneo de Manila University Press, 1999, p. 12.

hasard, elle s'inscrit bien au contraire tout à fait logiquement dans une sorte de plan à double détente — comme nous viendrons à le préciser —, mûrement élaboré par le Philippin, extraordinairement curieux et désireux de connaître l'Allemagne et plus généralement les pays germanophones, de s'imprégner de la culture germanique, laquelle exerça sur lui un indiscutable attrait d'abord, puis très vite une influence considérable. Aussi ne nous paraît-il pas abusif d'affirmer qu'en ce XIX^e siècle finissant, la relation Blumentritt-Rizal déboucha, au sein de l'improbable espace germano-philippin, sur des transferts culturels et de savoirs qualitativement bien supérieurs à ceux que trois siècles d'histoire hispano-philippine auraient dû, en toute logique, générer. Mais Rizal fut à la fois et paradoxalement l'un des produits les plus réussis de la colonisation, et le parangon de l'inadaptabilité à la société espagnole : il fut un Philippin hispanisé, mais qui ne se laissa jamais gagner par l'espagnolisme pour autant, ainsi que le révèlent les grandes lignes de son parcours personnel.

Né en 1861 au sein d'une famille indigène, certes, mais qui parlait espagnol et appartenait à l'élite locale de la petite ville prospère de Calamba⁹ et, partant, assez fortunée pour envoyer ses enfants — y compris les filles — étudier à Manille, José avait été dans un premier temps l'élève des jésuites à l'Ateneo de Manille, dont il garda toute sa vie un excellent souvenir.¹⁰ Puis il poursuivit ses études à l'Université dominicaine de Santo Tomas¹¹, toujours à Manille, mais qui laissa en revanche gravées en lui des impressions généralement négatives, lesquelles furent certainement déterminantes dans sa décision de rejoindre l'Espagne et de quitter les Philippines où il commençait à se sentir à l'étroit.

En effet, si à de rares exceptions près l'enseignement qu'il recevait ne le satisfaisait plus, il avait aussi pris conscience de la situation coloniale dans laquelle les Philippines étaient plongées : non seulement les exactions et les abus commis sur les indigènes par les autorités

⁹ Située dans la province tagale, Calamba était à l'époque de la naissance de Rizal à dix heures à cheval de Manille.

¹⁰ « Ils [les jésuites] nous ont appris à reconnaître le beau et ce qu'il y a de meilleur », J. Rizal, Berlin, 13-IV-1887, in : *The Rizal-Blumentritt Correspondence*, vol. I, *op. cit.*, L.27, f°2 v. Relevons par ailleurs un commentaire éclairant : « A l'école des partisans de Saint Ignacio de Loyola ni la couleur de la peau ni le nom n'étaient importants. Il n'y avait aucune barrière de distinction humiliante, du point de vue de l'*Indio*, entre l'Espagnol et le Philippin. Les élèves philippins pouvaient parfaitement dormir dans le même dortoir que les Espagnols, ce qui constitue une raison suffisante pour que ce soit cette école-là que de nombreux élèves philippins aient choisie. », Domingo Madrid Maligson, *España y los españoles en las obras del Dr José P. Rizal*, Michigan : Colorado University, 1975, p. 25.

¹¹ Il bénéficia du décret de la *Réforme Générale de l'Éducation* de 1863, dont l'une des mesures fut l'ouverture des institutions de l'enseignement supérieur à tous les étudiants de quelque origine ethnique qu'ils fussent. Cf. Renato Constantino et Letizia R. Constantino., *The Philippines*, vol. 1 : *A Past revisited (Pre-Spanish-1941)*, Manila : National Book Store Publishers, 1986 [1975], 449 p.

coloniales — tant civiles que religieuses — demeuraient impunis, mais de plus, régnait à son avis dans l'archipel une sorte de léthargie qui, depuis la mutinerie de l'arsenal de Cavite de 1872¹², ne laissait augurer aucune amélioration car aucun soubresaut ne paraissait remettre en cause le régime colonial en vigueur dans l'archipel. La patience philippine, que les Espagnols confondaient bien maladroitement avec ce qu'ils identifiaient comme un trait de caractère essentiellement malais, la fameuse *indolence*¹³, à laquelle Rizal consacra ultérieurement un essai¹⁴, n'en finissait pas de l'exaspérer. Aussi, parmi tous les poèmes dits « de jeunesse » qu'il écrivit, s'en trouve-t-il un qu'il intitula *A la jeunesse philippine*, qu'il exhortait à « relever la tête » et à toujours marcher avec dignité, quels que fussent les quolibets et les insultes proférés à l'adresse des jeunes indigènes qui, comme lui, s'efforçaient de parler au meilleur niveau la langue des colonisateurs, et de prouver qu'ils étaient intellectuellement aussi capables que leurs condisciples espagnols créoles — c'est-à-dire nés dans les Îles —, ou bien venus de la métropole.

Rizal avait dix-huit ans lorsqu'il composa ce poème, et déjà l'obsédait le fameux « préjugé de la race », avivé par le regard des colonisateurs qui ne voyaient en lui qu'un « *Malais inférieur et basané* »¹⁵, préjugé qui fut au cœur de sa vie et de son œuvre, ainsi que l'écrivit Blumentritt :

Sa principale préoccupation était d'analyser les sentiments profonds que les Blancs éprouvaient pour les autres races et vice-versa », [...] [Il n'eut de cesse] de lutter contre le préjugé qui voulait que les Blancs fussent les uniques porteurs du progrès et de la culture, en tant qu'unique espèce légitime de l'*homo sapiens*, alors que les autres races étaient considérées comme inférieures du point de vue de l'intelligence, dotées de langues simplifiées et incapables d'assimiler la culture européenne, ces races de couleurs constituant une variété d'*homo brutus*.¹⁶

¹² Considérée comme la première rébellion de nature à secouer le joug de la souveraineté espagnole dans l'archipel, la mutinerie fut très rudement réprimée, et l'histoire garde particulièrement en mémoire la condamnation à la peine de mort par garrot infligée en public à trois prêtres qui appartenaient au clergé philippin : Jacinto Zamora, Mariano Gomez et surtout José Burgos, dont les écrits eurent une large influence sur Rizal. Cf. José A. Burgos, « A Defense of the Secular Clergy », in : Teodoro Agoncillo, *Filipino Nationalism*, Quezon City : R. P. Garcia Publishing, 1974, p. 94-106.

¹³ Cf. Syed Hussein Alatas, *The Myth of the Lazy Native*, London : Frank Cass and Co., 1977, 267 p.

¹⁴ J. Rizal, « Sobre la indolencia de los filipinos », 15-VII-1890 / 15-IX-1890, in : *Escritos políticos e históricos*, Manila : Publicaciones de la Comisión Nacional del Centenario de José Rizal, Tomo VII, 1961, p. 227-261.

¹⁵ Francisco Foradada, *La soberanía de España en Filipinas*, Barcelona: Heindrich, 1897, p. 191-201; p. 241-242.

¹⁶ Ferdinand Blumentritt, *Biography of José Rizal, Distinguished and Talented Philippine Scholar and Patriot, infamously shot in Manila on December 30* [traduit de l'allemand par Howard W. Bray], Singapore : Kelly and Walsh, 1898 [1896], 17 p. + épilogue, p. 18-30. [Supplément Spécial pour les Archives

Oui, décidément, il fallait relever la tête, tout d'abord et avant tout pour recouvrer sa dignité, mais aussi pour pouvoir bien regarder les choses en face : l'archipel avait besoin de réformes, dans tous les domaines, mais pour que celles-ci fussent décidées et entreprises, le plus urgent à faire était d'informer les autorités métropolitaines des conditions dans lesquelles vivait la lointaine colonie, dont l'exposé pouvait remplir des pages entières du déjà lourd cahier de doléances que les Philippins mettaient continuellement à jour. Or, cela revenait à donner des coups d'épée dans l'eau de la rivière Pasig qui traverse Manille, et même dans l'océan Pacifique tout entier, puisque de l'archipel n'était dépêché aucun représentant, aucun député qui aurait siégé aux Cortès de Madrid. La représentation parlementaire, qui avait été sporadique au début du XIX^e siècle, avait finalement été suspendue en 1837 et jamais rétablie depuis, contrairement à ce qui avait été fait pour Cuba et Porto-Rico, ce qui contribuait à ce que les Philippines fissent figure de colonie oubliée sur l'échiquier colonial de l'Espagne.

Ce manquement fondamental au respect de certains sujets de la Couronne espagnole mettait Rizal hors de lui, et obtenir que l'archipel asiatique fût doté d'une représentation parlementaire devint très vite pour lui un véritable cheval de bataille qu'il enfourcha dès son arrivée à Madrid en mai 1882¹⁷. Il ne ménagea aucun effort pour mettre sa patrie à l'ordre du jour, en écrivant des articles de presse et des essais, afin que les requêtes dont il était porteur fussent connues et aussi relayées par des journalistes et politiques espagnols sympathisants de la cause philippine, et influents, autant que faire se pouvait. Il ne fut pas seul à la tête de cette action, qu'il mena au sein du petit groupe de Philippins installés en Espagne, ses *colegas de la propaganda*, c'est-à-dire ses compagnons du mouvement réformiste¹⁸ qu'il contribua à fonder, sous couvert d'une association : *La Solidaridad*, éditeur d'un journal du même nom.¹⁹

L'action politique était donc l'une des raisons avouées de son départ pour l'Espagne. Cependant, il était également venu pour étudier, parfaire ses connaissances en

Internationales d'Ethnologie, vol. 10, 1897, p. 88-92].

¹⁷ Cf. Hélène Goujat, « Le premier séjour du Philippin José Rizal en Espagne (mai 1882 - juillet 1885) : l'éclosion d'un discours politique », *Actes du colloque ALMOREAL : Europe / Amérique Latine. L'Amérique Latine en Europe aux XIX^e et XX^e siècles (oralité, histoire et littérature)*, Orléans : Université d'Orléans, 1994, p. 391-397.

¹⁸ Citons parmi les éléments les plus représentatifs de ce mouvement : Marcelo Hilario del Pilar, Mariano Ponce et Graciano López Jaena.

¹⁹ L'Association fut Inaugurée à Barcelone le 31 décembre 1888 ; la revue parut du 15 février 1889 jusqu'au mois de novembre 1895.

littérature et en histoire, qui le passionnaient, en matière d'art aussi, car il peignait, dessinait et sculptait, sans oublier les langues, pour lesquelles il était manifestement doué. Il en apprenait seul plusieurs en même temps, à l'aide de dictionnaires et de glossaires, avec une prédilection pour le français²⁰ et l'allemand, qui l'intéressaient au plus haut point. Voyons pourquoi. Un autre but de son séjour en Espagne était de commencer des études de médecine, et en particulier d'ophtalmologie, non pas tant par intérêt personnel — quoiqu'il eût maintes occasions tout au long de sa vie de se réjouir de pouvoir soigner ses semblables —, mais plutôt guidé par un sentiment filial envers sa mère, atteinte d'une cataracte, et qu'aucun médecin aux Philippines ne pouvait opérer et guérir. José s'était donc promis de tenter de lui faire recouvrer la vue, grâce à l'apprentissage des techniques modernes depuis peu mises au point en Europe.

Or, le niveau d'étude atteint dans ce domaine en Espagne le déconcerta, car la Mère-Patrie ne s'était pas hissée à la hauteur des progrès ailleurs récemment accomplis, et il ne tarda pas à se rendre compte que ce décalage ne concernait pas seulement la médecine mais s'observait avec la même évidence dans bien d'autres secteurs de la vie économique et scientifique espagnole. On mesure le choc qu'il ressentit, lui qui s'était fait une haute idée de l'Espagne qui avait été celle de Cervantès, lorsqu'il prit conscience que le pays qui avait colonisé sa patrie était *grosso modo* sous-développé, globalement mal organisé, peu industrialisé et pauvrement doté en infrastructures, offrant le spectacle d'une condition paysanne et ouvrière affligeante et misérable en tous points. Quelle stupéfaction pour lui de découvrir que la majorité des Espagnols ne savait ni lire ni écrire ! Et quelle déception de constater que ceux qui savaient lire croyaient tout ce que disait le journal sans rien remettre en cause en profondeur, sans débattre !

Bref, une fois passée la phase de découverte d'une ville comme Madrid qui, en comparaison avec Manille, bouillonnait d'activités, et des Madrilènes qui semblaient vivre dans une ambiance politique effervescente, il commença à consigner dans son journal et à écrire maintes fois à sa famille qu'il était déçu de « tout ce vent », et de ce pays où l'intégrité politique comptait finalement si peu dans un système gouvernemental qui reposait sur une alternance bien huilée entre libéraux et conservateurs, afin que surtout rien ne changeât.

²⁰ Ces écrits comportent plusieurs compositions en langue française, dont un court « Essai sur Pierre Corneille », in : *Escritos de José RIZAL*, t. III, *Obras literarias, Prosa*, Manila : Edición del Centenario Publicaciones de la Comisión Nacional del Centenario de José Rizal, 1961, p. 192-239 ; p. 333-339.

Au vu de ces données, on peut déjà déduire sans risquer d'aller trop loin que les ambitions réformistes de Rizal se heurtèrent aussi tôt que violemment aux réalités qui l'obligèrent à reconsidérer le but qu'il avait assigné à sa mission politique : était-il envisageable de continuer à réclamer pour les Philippines des réformes dont ses compatriotes avaient certes besoin, mais dont la population espagnole restait manifestement tout aussi frustrée ?²¹ A vrai dire, après analyse, le système politique espagnol lui apparut être davantage un repoussoir qu'un modèle : quel pouvait être le sens de la démarche assimilationniste qui consistait à vouloir absolument faire partie intégrante d'un pays comme l'Espagne et d'en être reconnu ? En un mot : cela valait-il vraiment la peine de se battre pour que des députés philippins siègent aux Cortès, s'ils devaient ne constituer qu'un faible, voire inutile rouage d'un appareil politique à tel point sclérosé, et si, de plus, on ne pouvait sérieusement rien escompter de leur rôle parlementaire ? A cela il convient d'ajouter un paramètre d'un tout autre ordre, mais qui recouvrit à notre avis une importance décisive dans le jugement que Rizal porta sur l'Espagne, et qui tient au fait qu'il ne prisait guère la mentalité espagnole. A ses yeux, les Espagnols — à quelques rares mais notables exceptions près²² — étaient très expansifs, pour ne pas dire quérulents, surtout les femmes ; ils remuaient beaucoup et agissaient peu, parlaient trop et trop fort pour être fiables, et pour que se pût établir un commerce agréable et fructueux avec eux.

Le panorama que lui offrait la société espagnole dans son ensemble était donc très peu à son goût, quoiqu'on ne puisse nier, pourtant, que lui-même et d'autres membres de *La Solidaridad* eussent trouvé des oreilles attentives parmi des Espagnols sensibilisés à la question coloniale, et que de véritables soutiens se fussent manifestés pour les aider à faire entendre leur cause. Mais pour lui, les activités engagées restaient de peu d'efficacité, et si la valeur opératoire des relais espagnols avaient pu être parfois trompeuse, Rizal incriminait surtout certains *colegas* qui, selon ses critères, menaient une vie dissolue, préférant fréquenter les jeunes filles et jouer aux cartes et à des jeux d'argent au lieu de se consacrer entièrement à la mission dont lui se sentait investi : travailler sans relâche pour les Philippines. Aussi décida-t-il de donner un tour

²¹ César Adib Majul, *Apolinario Mabini Revolutionary*, Manila : Publications of the National Heroes Commission, 1970, p. 27 : « Les réformistes ne demandaient pratiquement aucune réforme qui n'ait été réclamée avant eux par les Espagnols eux-mêmes, avec plus ou moins de résultat... ».

²² Mentionnons ici Francisco Pi y Margall, fréquemment désigné comme l'homme politique espagnol qui marqua le plus profondément Rizal de son empreinte. Un critique de l'œuvre littéraire de Rizal n'hésite pas à déclarer que l'influence qu'exerça Pi y Margall, tant en termes humains qu'intellectuels, sur la vie et la pensée de Rizal, fut à tel point décisive, que ce dernier resterait une énigme sans l'éclairage apporté par le célèbre Catalan. Cf. Cayetano Sánchez Fuertes, « Literary Sources of Noli me tangere », in : *Understanding the Noli. Its Historical Context and Literary Influences*, Quezon City : Phoenix et Ateneo de Manila University Press, 1988, p. 57-112, p. 101.

plus personnel aux activités jusqu'alors menées en groupe, en commençant à écrire le roman que nous avons déjà évoqué, *Noli me tangere*, destiné à montrer « ce qui n'avait jamais été montré », ainsi qu'il l'indiqua en exergue :

A ma Patrie

On constate, dans l'histoire des souffrances humaines, un cancer d'un caractère si pernicieux que le moindre contact l'irrite et y réveille les douleurs les plus aiguës. Alors, chaque fois que, au milieu des civilisations modernes, j'ai voulu t'évoquer, soit pour m'accompagner de tes souvenirs, soit pour te comparer aux autres pays, ta chère image m'est apparue avec un cancer social semblable. [...]

Désirant ta santé, qui est la nôtre, et cherchant le meilleur remède, je ferai avec toi ce que faisaient les anciens avec leurs malades : ils les exposaient sur les marches du temple, pour que chaque personne qui venait d'invoquer la Divinité leur proposât un remède.

Et à cette fin, j'essaierai de reproduire fidèlement ton état sans ménagements, je lèverai une partie du voile qui cache le mal, *sacrifiant tout à la vérité*, même mon amour-propre, puisque étant ton fils, je souffre aussi de tes défauts et de tes faiblesses.

Europe 1886²³

« Sacrifier tout à la vérité », là résidait bien l'un des principes qui guidèrent Rizal dans la rédaction de ce roman — qu'il assortit d'une suite : *El Filibusterimo*²⁴ —, conçue comme un pan d'une immense tâche qu'il s'était nouvellement fixée et qui s'était progressivement substituée à celle qui avait consisté un temps à réclamer inlassablement que fussent engagées des réformes pour sa patrie. Il avait décidément changé de cap et était désormais résolu à se plonger dans une étude historique et ethnologique sur les Philippines²⁵, convaincu qu'il était que le projet

²³ Ce passage est issu de la version française de *Noli me tangere : N'y touchez pas !*, traduit de l'espagnol par Jovita Ventura Castro, préface d'Étiemble, Paris : Gallimard, Connaissances de l'Orient, collection UNESCO d'œuvres représentatives, 50, 1980, p. 43.

²⁴ Publié à Gand en 1891, ce roman fut traduit en français sous le titre suivant : *Révolution aux Philippines*, traduit de l'espagnol par Jovita Ventura Castro, préface de Daniel-Henri Pageaux, Paris : Gallimard, Connaissances de l'Orient, collection UNESCO d'œuvres représentatives, 55, 1984, 344 p.

²⁵ Cette recherche fit l'objet d'un livre : *Sucesos de las Islas Filipinas por el Doctor Antonio de Morga, Obra publicada en Méjico el año de 1609 nuevamente sacada a luz y anotada por José Rizal y precedida por un prólogo del profesor Fernando Blumentritt*, Manila : Comisión Nacional del Centenario de José Rizal, t. VI, 1961 [1^e éd., Paris : Garnier-frères, 1890], 374 p.

d'une émancipation nationale n'était possible et envisageable que si le peuple qui l'appelait de ses vœux disposait d'un socle commun sur lequel appuyer sa légitimité, ainsi que l'expose clairement Anne-Marie Thiesse, dans son article « La fabrication culturelle des nations européennes », parfaitement ajustable, nous semble-t-il, au cas qui nous occupe :

Toute nation reconnue possède en effet une histoire multiséculaire et continue établissant le lien entre les ancêtres fondateurs et le présent, une langue, des héros, des monuments culturels, des monuments historiques, des lieux de mémoire, des traditions populaires, des paysages emblématiques.²⁶

Il nous est loisible de penser que pour Rizal tel était l'ensemble des conditions requises, pour ne pas dire absolument nécessaires pour envisager l'émergence d'une nation philippine. Or, il n'était possible de reconstituer cette « histoire multiséculaire et continue » qu'en s'affranchissant des distorsions imposées par l'idéologie coloniale, écrite par les moines espagnols qui se targuaient de faire correspondre le début de l'histoire de l'archipel avec l'arrivée de Magellan en 1521²⁷. Il fallait donc tout reprendre depuis zéro, et ce n'était pas en Espagne que Rizal pouvait commencer ses recherches, où tout matériel ethnologique manquait car le domaine n'avait jamais éveillé le moindre intérêt, alors qu'il avait entendu dire qu'ailleurs en Europe il existait des centres spécialisés dans les recherches sur l'Asie et il avait même pu consigner des noms de chercheurs, qui étaient des orientalistes et même des philippinistes avant la lettre, tels que, notamment et pour l'Allemagne : Rudolf Virchow, président de la Société Anthropologique de Berlin ; le géographe Feodor Jagor, Adolph D. Meyer, directeur du Musée ethnographique de Dresde, auxquels s'ajoutent Reinhold Rost, l'archiviste du British Museum de Londres, et le chercheur français Edmond Plauchut²⁸, entre autres.

Nous ne sommes donc guère étonnés de le voir quitter l'Espagne pour d'autres horizons, plus propices à son épanouissement personnel et susceptibles de lui offrir un cadre plus riche en termes d'échanges intellectuels, précisément liés au domaine précis de la recherche ethnologique qu'il avait décidé d'entreprendre, horizons d'autant plus attrayants qu'ils

²⁶ Anne-Marie Thiesse, in : Nicolas Journet (coord.), *La culture. De l'universel au particulier*, Paris : Éditions Sciences humaines, 2002, p. 221-228, p. 223.

²⁷ La ville de Manille fut fondée en 1571 par Miguel de Legazpi.

²⁸ Edmond Plauchut, « L'archipel des Philippines », *Revue des Deux-Mondes*, I. Le climat et les races, t. XX, mars-avril 1877, p. 447-464 ; II. Les mœurs, l'instruction, t. XX, mars-avril 1877, p. 896-913 ; III. L'industrie, le commerce, la situation politique, t. XXI, mai-juin 1877, p. 885-923.

promettaient également, rappelons-le, une immersion au sein des milieux médicaux les plus modernes dans la spécialité dont il s'était fait fort d'acquérir les plus récentes techniques. Il se rendit à Paris dans un premier temps, où il arriva en juillet 1885, pour suivre les cours d'ophtalmologie dispensés par un professeur de renom : Louis de Wecker. Celui-ci l'admit dans sa clinique de la rue du Cherche-Midi et l'autorisa même à effectuer de multiples opérations, ce qui l'enchantait et le rendit très fier.

Pourtant, bien que Rizal se trouvât très à son aise à Paris, son rêve n'était toujours pas accompli et il restait déterminé à aller en Allemagne, afin de pouvoir véritablement mettre en application le double plan que nous évoquions et qui ne cessait d'être au cœur de ses préoccupations. Aussi quitta-t-il la France début 86 pour rejoindre le plus grand centre médical d'Allemagne en ophtalmologie : *Die Universitäts Augenlinik* d'Heidelberg. Il y fut bien accueilli mais ses débuts furent difficiles à cause de son niveau en langue allemande, il écrivit d'ailleurs qu'il avait passé le premier soir en compagnie d'un groupe d'étudiants souabes et que la conversation avait dû être menée en latin, ce qui fait sourire aujourd'hui.

Malgré ces difficultés, il fut engagé comme assistant de Herr Otto Becker, professeur d'illustre renommée, et il parvint à améliorer la qualité de son allemand grâce à l'amitié d'un pasteur protestant de Wilhelmsfeld, Karl Ullmer, et de sa famille, rencontrés à Baden, qui l'hébergèrent chez eux. Pour Rizal, le déclic fut total, tel qu'il l'indique dans sa correspondance : la vie sociale allemande — très différente de l'espagnole — faisait son admiration. Les Allemands, qui donnaient l'impression d'être toujours très sérieux, voire rudes, étaient en réalité très fraternels, et ne faisaient pas de cas de la race et de la couleur de peau de leurs interlocuteurs, ni même de leur statut, car les relations interpersonnelles, et entre les différents groupes sociaux, se forgeaient sur des qualités inhérentes aux individus :

On ne trouve pas chez les Espagnols les usages qui président aux relations établies entre les prêtres et les citoyens allemands, à partir desquelles le mérite, la vertu et la dignité peuvent en eux-mêmes fonder une amitié, même si elle ne date pas de longtemps, comme la nôtre par exemple.²⁹

Par ailleurs, la religion — qui était une affaire privée — et le gouvernement n'étaient pas des causes de disputes et de rancœurs entre les gens, pour lesquels l'Empereur faisait office de père vénéré. On relève également dans la correspondance de Rizal des commentaires qui concernaient la façon d'être des femmes allemandes, qu'il semblait trouver à son goût, comme on

²⁹ J. Rizal, Marseille, 2-VII-1887, in : *The Rizal-Blumentritt Correspondence*, vol. I, *op. cit.*, L. 43, f°1, r.

peut le lire dans le fragment qui suit, et l'on comprend, par la comparaison bien sentie qui le termine et qui vient corroborer ce que nous avons déjà pu dire, qu'en revanche la pétulance des femmes espagnoles n'avait sans nul doute pas eu l'heur de lui plaire :

Si notre sœur Maria avait été élevée en Allemagne, elle aurait été tout à fait à sa place, car les Allemandes sont actives et à moitié masculines. Elles n'ont pas peur des hommes, elles attachent plus d'importance au fond qu'aux apparences. Jusqu'à maintenant je n'ai entendu aucune querelle entre femmes, alors qu'en Espagne c'était le pain quotidien.³⁰

De façon plus générale, beaucoup d'analogies lui étaient apparues entre la famille allemande et la famille philippine, qui avaient en commun des habitudes de vie simples et harmonieuses, et qui toutes deux se distinguaient par le respect que les enfants vouaient à leurs parents et aux grandes personnes, et par l'observation des lois et des règlements qu'il voyait partout appliqués comme un principe de vie, essentiel à la vie en société et intimement lié à la formation d'adultes responsables.

En termes d'éducation, ce qui enchantait particulièrement Rizal c'était que l'instruction, l'étude, la culture comptaient énormément en Allemagne ; l'enseignement était généralisé, et le grand nombre d'écoles, de centres et d'ateliers en tous genres, en sus d'instruire, procurait du travail à tout le monde. Tout cela était le fruit d'une organisation gouvernementale optimale :

Le gouvernement allemand a la réputation d'être remarquablement honnête et efficace. Les expérimentations allemandes dans le domaine de la gestion municipale et l'organisation des villes, la législation socio-économique ont été étudiées par des universitaires et hommes de terrain venus de nombreux pays étrangers. L'éducation allemande a particulièrement excellé dans le domaine scientifique. [...] L'industrie allemande a remporté de nombreux triomphes en termes d'organisation et de production, à telle enseigne que la phrase « Fabriqué en Allemagne » est synonyme d'excellence dans le monde entier. Le peuple allemand [...] présente l'image de l'unité et de la discipline, de l'instruction et du patriotisme, dans une certaine mesure inégalée dans l'Europe occidentale.³¹

³⁰ *Escritos de José RIZAL*, t. II, *Correspondancia epistolar, Cartas entre Rizal y los miembros de la familia*, Primera Parte (1876-1887), Manila : Edición del Centenario, Publicaciones de la Comisión Nacional del Centenario de José Rizal, 1961, L. 84 «A su Hermana Trinidad», p. 235.

³¹ J. Rizal, cité par Eugene A. Hessel, in : *The Religious Thought of José Rizal*, Quezon City : New Day Publishers, 1983, p. 276.

Enfin, l'activité intellectuelle déployée dans le domaine historique et ethnologique qui était le sien lui apparaissait absolument remarquable ; les Allemands publiaient plus de livres sur les Philippines que les Philippins et Espagnols réunis, ce qui lui semblait être un comble :

Le fait est que grâce aux chercheurs allemands, nous disposons d'une documentation fiable sur notre peuple et que quand tout sera détruit dans notre pays, nous devons revenir en Allemagne pour retrouver tout cela dans les musées et dans les livres : c'est triste, mais c'est la vérité.³²

L'Allemagne représenta donc un lieu de prédilection pour Rizal, entré en connivence avec la population de la région d'Heidelberg qui lui avait particulièrement plu, ainsi qu'en témoigne un beau poème dédié à sa ville d'adoption : *Aux fleurs d'Heidelberg*, et l'on ne sait pas qu'il ait jamais composé de poème qu'une ville espagnole lui aurait inspiré. Quittant Heidelberg en août 1886, où il aura finalement moins pratiqué d'opérations chirurgicales qu'il ne l'avait fait à Paris, il décida de mettre le cap sur Leipzig, ville qui était connue pour être un centre propice à la publication de livres en langues étrangères et de plus à moindre coût, et qui pour cela l'intéressait, puisqu'il avait toujours en tête de publier son *Noli*, dont la rédaction avait suivi son cours. Il n'y mit toutefois pas de point final encore et de Leipzig gagna Dresde, où il rencontra le professeur Meyer — qui le reçut très chaleureusement et lui fit l'honneur de le nommer membre de la Société Anthropologique qu'il dirigeait— , avant qu'il ne rejoigne Berlin.

C'est là, finalement, que le *Noli* fut publié : Rizal en avait écrit la moitié à Madrid entre 1884 et 1885, un quart à Paris entre octobre 1885 et février 1886, et le dernier quart avait vu le jour en Allemagne. Mais cette chronologie peut s'avérer trompeuse car son séjour en Allemagne l'avait amené à revenir sur de nombreux chapitres et à reprendre beaucoup de choses qu'il avait précédemment écrites, comme l'indique un spécialiste de l'œuvre rizalienne, ancien ambassadeur d'Espagne à Manille :

Dès le début [du roman] il y a beaucoup de choses qui rappellent l'Allemagne : des citations et références littéraires, des allusions à des us et coutumes locaux, des souvenirs de légendes germaniques, des scènes romantiques dans des bois et des paysages typiquement rhénans, des références musicales aussi ; ce qui indique clairement que la version définitive avait été faite pendant son séjour, très dense, en Allemagne.³³

³² J. Rizal, Berlin, 13 -04-1887, in : *The Rizal-Blumentritt Correspondence*, vol. I, op. cit., L. 27, f°1 r.

³³ Pedro Ortiz Armengol, «Rizal. Breve esquema biográfico», *Revista Española del Pacífico*, n°6, Madrid, AEEP (Association Espagnole des Études du Pacifique), 1996, p. 33-45, p. 40.

On mesure donc là l'impact de son séjour en Allemagne ; c'est bien sa perception du monde et d'une certaine façon de lui-même qui s'en trouva changée. Il n'en fit d'ailleurs jamais mystère, comme on peut s'en douter, reconnaissant au contraire sans détour l'influence que ce pays et ses habitants avaient exercée sur lui, comme il s'en expliqua dans une lettre écrite en réponse à un religieux, le Père Pastells³⁴ depuis son lieu d'exil³⁵, dans laquelle il reprit point par point tout ce que le religieux semblait lui reprocher :

En vérité, je dirais qu'au moment de relire mon roman en Allemagne, avant qu'il ne soit publié, je l'ai beaucoup retouché et j'en ai même réduit la longueur. J'ai surtout arrondi les angles, j'ai adouci et édulcoré de nombreuses phrases et j'ai remis beaucoup de choses dans de plus justes proportions, ce que je pouvais faire grâce à la distance qui me permettait de voir les choses de plus loin et je dois dire que mon imagination s'est beaucoup assagie grâce au commerce de ce peuple si calme. (...) Je ne peux nier que le milieu dans lequel je vivais à l'époque ait eu une influence sur moi, surtout lorsque je pensais à ma patrie et que j'avais devant moi ce peuple libre, travailleur, fait pour l'étude, bien administré, plein de confiance en son avenir et maître de son destin.³⁶

Le message de Rizal était limpide, alors qu'il savait parfaitement que le pouvoir colonial espagnol trouvait à redire quant à ses douteuses sympathies pour l'Allemagne, au point de le soupçonner d'être à la solde de ce pays dont il aurait adopté la religion protestante. Si cette dernière accusation était abusive, force est de constater que Rizal ne cessa de revendiquer haut et fort les influences germaniques qu'il avait pu recevoir, en jugeant même qu'elles avaient manifestement contribué à ce que son roman fût plus objectif, détaché des affects qui en eussent dévalorisé le contenu, et à ce qu'il fût enfin beaucoup plus proche de la vérité et des réalités de la vie philippine, donc, qu'il entendait décrire pour attirer l'attention de Madrid sur l'archipel.

Mais nous avons fait un saut dans le temps, puisque Rizal écrivit cette lettre, dont nous venons de citer un passage, dans la dernière phase de sa courte vie. Cette lettre est toutefois importante car Rizal, exilé, avait tout son temps pour réfléchir à ce qu'avait été sa vie, et à ce qui avait objectivement compté pour lui, et de ses analyses ressortait que le monde germanique avait

³⁴ Pablo Pastells était le « Supérieur des jésuites des Philippines en 1892 », in : Wenceslao Emilio Retana, *Vida y Escritos del Dr. José Rizal*, [prologue de Javier Gómez de la Serna et épilogue de Miguel de Unamuno], Madrid : Librería General de Victoriano Suárez, 1907, p. 105, note 114.

³⁵ Rizal fut exilé à Dapitan, sur la côte nord de l'île de Mindanao, juste après avoir fondé *La Liga Filipina*, en 1892. En 1896 il fut conduit à Manille, puis au fort de Montjuich à Barcelone et enfin une nouvelle fois ramené à Manille pour y être exécuté.

³⁶ J. Rizal, Dapitan, le 11-XI-1892, in : Raul J. Bonoan, SJ, *Rizal-Pastells Correspondence. The Hitherto Unpublished Letters of José Rizal and Portions of Fr. Pablo Pastells' Fourth letter and translation with a Historical Background and Theological Critique*, «The Second Letter of Rizal », p. 89-99, p. 92.

assurément représenté un univers fait pour lui, qui lui correspondait parfaitement, comme le prouve ce fragment de lettre adressée à Blumentritt, dont il venait de faire la connaissance, et qui ne laisse déjà planer aucun doute :

Je pense toujours à l'Allemagne et aux universitaires allemands. Je ne cesse de parler avec Viola — un ami philippin qui l'avait accompagné à Leitmeritz — de la loyauté et de l'intégrité allemande, malgré l'apparence parfois fruste de certains Allemands. Quand j'entends parler allemand, je suis aussi heureux que s'il s'agissait de ma langue maternelle. Je dis toujours : en Allemagne, ceci ne se fait pas comme cela mais comme cela ; si nous étions en Allemagne, peut-être n'aurions-nous pas entendu ni vu telle ou telle autre chose.³⁷

Le monde germanique l'avait donc comblé par ce qu'il y avait vécu et vu, et enchanté par les gens qu'il avait pu y rencontrer. Mais si le plus important de tous les contacts qu'il avait pu y établir resta sans nul doute lié à la personne de Ferdinand Blumentritt, c'est assurément et d'abord pour des raisons d'ordre intellectuel et purement scientifique. Il nous est toutefois loisible de penser que cette relation entre deux chercheurs passionnés par leur sujet n'aurait pu connaître un tel épanouissement, ni une telle portée, sans la dimension amicale, voire affective, dont elle devint le corollaire essentiel, à peine les deux hommes s'étaient-ils rencontrés.

A l'époque où Rizal lui écrivit pour la première fois, en juillet 1886, Ferdinand Blumentritt était déjà une autorité dans le domaine philippiniste³⁸, comptant à son actif une liste de plus de 250 essais et articles, principalement de veine ethnographique. Son premier essai, qui datait de 1879, concernait les Chinois aux Philippines, auquel on peut adjoindre un autre écrit qui traitait du début des relations qu'avaient établies les Philippines avec le Japon. Puis il s'était intéressé aux habitants des archipels musulmans du Sud, comme celui de Sulu, situé à l'ouest de la grande île de Mindanao et proche de l'Indonésie. Quant à la période coloniale espagnole — qui n'était pas encore révolue —, elle lui avait inspiré un essai sur les écoles philippines, sur les missions des jésuites notamment. Parallèlement, les questions d'ordre linguistique suscitaient chez lui un très vif intérêt et il avait publié un glossaire des expressions propres à l'espagnol parlé aux Philippines ; aussi avait-il appris le tagalog, la langue indigène de référence aux Philippines, car parlée dans la région de la capitale, Manille.

³⁷ J. Rizal, Genève, 6-VI-1887, in : *The Rizal-Blumentritt Correspondence*, vol. I, *op. cit.*, L. 37, f°1 r.

³⁸ Cf. Leon Maria Guerrero, *The First Filipino. A Biography of José Rizal*, Manila : National Historical Institute, 1977 [1963], p. 158.

Indéniablement, les travaux publiés par Blumentritt, dont la liste ici mentionnée n'est pas exhaustive, par leur érudition et le très large éventail de sujets qu'ils couvraient, marquaient une telle longueur d'avance sur ceux produits en Espagne qu'ils ne manquèrent pas de stimuler le jeune chercheur philippin, avide d'incorporer de nouvelles sources à son propre travail et d'en élargir le corpus :

Dès que j'ai reçu votre chère lettre, je me suis rendu à la Bibliothèque Royale pour emprunter les livres que vous mentionniez. [...] Je me suis mis au travail et j'ai commencé à traduire votre importante étude sur l'Ethnographie de l'Ile de Mindanao.³⁹

Blumentritt guida ainsi Rizal à de maintes reprises dans ses recherches, et lui apporta une aide substantielle, tout particulièrement dans le minutieux travail de reconstitution de l'histoire des Philippines qu'il avait entrepris. Rizal jugeait fiables les analyses menées par le Bohémien, et d'autant plus dignes d'admiration qu'il ne s'était jamais rendu dans l'archipel :

Je suis en train de lire avec un étonnement croissant le dernier essai que vous m'avez aimablement envoyé. Votre connaissance de mon pays et vos observations critiques dépassent tout ce que j'ai vu ou lu jusqu'à présent. Vous parlez de choses comme si vous les aviez vues vous-même, comme en témoigne, par exemple, votre exposé sur la ville de Biñan où j'ai vécu un an et demi et qui n'est pas très loin de la ville dans laquelle j'habite.⁴⁰

Nous pourrions citer d'autres exemples qui vont dans le même sens, mais aussi dans l'autre sens, car Rizal put inversement répondre à beaucoup de questions que Blumentritt se posait sur la fréquence et la survivance d'une coutume ou d'un rite par exemple, et surtout sur la langue tagalog, auxquelles ses précédentes lectures n'avaient pas su apporter de réponses convaincantes, ce qui n'étonnait en rien Rizal⁴¹, bien décidé à aider son ami à parfaire le maniement du tagalog :

J'ai déjà lu vos deux glossaires et je reste stupéfait que vous ayez pris autant de peine à étudier une langue aussi difficile que le tagalog. On ne peut pas vous reprocher les petites erreurs qu'ils comportent, car les gens les commettent souvent, tout comme mon ami Trinidad Pardo de Tavera, cultivé et talentueux, qui a excellé dans la présentation de cette langue, ce qui a été pour moi une agréable surprise. Je vais vous prêter ses livres une semaine,

³⁹ J. Rizal, Berlin, 28-XI-1886, in : *The Rizal-Blumentritt Correspondence*, vol. I, *op. cit.*, L. 9, f°1, v.

⁴⁰ J. Rizal, Genève, 10-VI-1887, *Idem*, L. 38, f°1, v et f°2, r.

⁴¹ « La majorité des moines n'a jamais étudié la grammaire [du tagalog] et parle seulement avec des Philippins incultes. Par conséquent ces auteurs en savent aussi long en tagalog que j'en savais moi-même en allemand après avoir passé six mois en Allemagne, et je n'oserais pas écrire de poésie ni prononcer de sermons en allemand. » J. Rizal, Leipzig, 16-08-1886, *Ibid*, L.2, f°2 r- v

car j'en ai grand besoin. Peut-être mes annotations vous seront-elles de quelque utilité.⁴²

Rizal, alors en Allemagne et désireux de parfaire son propre niveau en allemand, ne manquait pas de solliciter son ami, même indirectement, sur des points précis :

J'aimerais rester une année de plus en Allemagne — et aussi en Autriche —, parce que mon allemand est encore insuffisant et je n'ai pas encore percé le mystère des verbes allemands, qui sont si difficiles. Ceux qui commencent par *ver*, *er*, *an*, *be*, etc., sont d'un emploi courant et me semblent pourtant bien étranges.⁴³

On peut donc parler de véritables échanges en termes de savoirs culturels, sur lesquels il convient d'insister car la relation établie entre Rizal et Blumentritt est parfois présentée sous un jour erroné en insistant sur le rôle de « penseur historico-scientifique » qu'aurait joué ce dernier en exerçant unilatéralement une influence de maître à élève sur son cadet. Or, la lecture attentive des lettres échangées montre que non seulement Rizal permit effectivement à Blumentritt de progresser dans sa connaissance des langues et de la civilisation philippines, mais que de plus, une véritable relation d'égal à égal s'instaura entre eux, ce qui ne pouvait que venir satisfaire l'amour-propre de Rizal, qui était resté profondément mortifié par la discrimination coloniale dont lui ou les siens avaient pu faire l'objet.

Aussi la profondeur de l'amitié qui les a manifestement unis a-t-elle très certainement été rare et essentielle, si ce n'est unique pour Rizal. Nous en voulons pour preuve ce qu'il écrivit dans une lettre postée à Marseille début juillet 1887, juste avant qu'il ne reparte aux Philippines :

Vous me comprenez totalement, vous lisez dans mes pensées les plus intimes, et cela me flatte parce que cela montre qu'il y a quelque chose d'allemand en moi, et les Allemands, d'après ce que j'ai pu lire dans une de vos lettres, pensent qu'ils ont un cœur transparent, c'est-à-dire qu'ils sont sincères et qu'ils n'accordent pas d'importance à la forme.⁴⁴

Cette citation est bien sûr capitale en ce qu'elle témoigne de l'engouement de Rizal pour le tempérament allemand, mais aussi parce qu'elle souligne à quel point furent décisifs les quelques jours que Rizal avait passés à Leitmeritz, accueilli par la famille Blumentritt, en mai

⁴² J. Rizal, Leipzig, 22-08-1886, *Ibid*, L.3, f°1 r-v.

⁴³ J. Rizal, Leipzig, 2-10-1886, *Ibid*, L.4, f°1 r-v.

⁴⁴ J. Rizal, Marseille, 2-VII-1887, *Ibid*, L. 43, f°1 r.

1887, pour sceller une complicité hors normes, alors qu'ils ne se tutoyaient pas encore. Jusqu'en novembre 1889, les lettres échangées étaient intitulées « *cher ami* », « *très cher ami* », ou « *mon très cher ami* » ; puis Blumentritt envoya une carte postale qui commençait par les mots : « *mon cher ami et frère* ». Rizal lui emboîta le pas et ils ne s'écrivirent plus guère que sous l'en-tête « *mon cher frère* ». C'est de même sur l'insistance de son ami que Rizal avait consenti à mettre en adéquation la forme avec le fond en le tutoyant :

Aujourd'hui j'ai reçu ton amicale seconde lettre ! Je dis ton, parce que tu le veux ainsi, mais Dieu sait que j'ai l'impression de tutoyer mon père. Que ta volonté soit faite !⁴⁵

Au-delà de la preuve du désir de Rizal de se rapprocher au plus près de Blumentritt, et de faire correspondre « le quelque chose d'allemand » qu'il était fier de penser avoir en lui avec les faits, l'emploi de ces nouvelles formulations —qui certes témoignaient d'un indéniable pas franchi vers davantage de familiarité entre eux—, était en réalité l'expression d'un rapprochement qui dépassait de très loin l'amitié même profonde, ou la simple mais forte convergence intellectuelle, qui, au fil du temps, aurait tout naturellement pu les amener à se défaire des convenances d'usage protocolaire.

En effet, lorsque les deux chercheurs, intéressés par les mêmes sujets et devenus amis, convinrent de se tutoyer et de s'appeler mutuellement « *mon cher frère* », ce fut le signe que leur relation avait résolument pris un tour nouveau, à mettre au crédit, nous semble-t-il, de l'influence que Rizal vint à progressivement exercer sur Blumentritt, et dont la genèse apparaît d'abord en filigrane puis bientôt très clairement au fil des lettres échangées entre eux. Elles témoignent, chez le professeur autrichien, d'une indiscutable ouverture de la sphère de son champ initial, non pas tant de recherche mais surtout de réflexion, aux domaines nouveaux pour lui qu'englobait la tâche propagandiste que les *colegas* dans leur ensemble s'était fixée. Celle-ci sous-tendait forcément une remise en question du régime colonial que l'Espagne faisait régner aux Philippines, sujet que le chercheur autrichien n'avait jamais mis au centre de son travail, mais au contraire constamment contourné, et c'est Rizal qui le força à porter un regard critique sur bien des éléments qu'il avait jusqu'à présent considérés comme de simples données, comme la religion, dont il n'avait sans doute pas perçu qu'elle ne recouvrait absolument pas le même sens, ni la même importance dans son propre pays et dans la colonie espagnole du Pacifique.

⁴⁵ J. Rizal, Londres, 23-06-1888, *Ibid* L. 68, f° 1 v., C'est Rizal qui souligne.

Comme le souligne Harry Sichrovsky, on aurait attendu que la religion catholique, seul authentique point commun entre « la personnification de la stabilité et du conservatisme » du côté bohémien, et « l'esprit rebelle qui saute sans cesse d'un pays à l'autre » du côté tagal⁴⁶, eût naturellement contribué à les rapprocher davantage encore. Or, la question religieuse devint rapidement non seulement l'objet de discussions mais encore un vrai sujet de controverse car, pour Blumentritt, les moines et les missionnaires étaient les hérauts du progrès et des Lumières, et c'est ce dont il voulait persuader son correspondant, lequel se montra plutôt rétif, comme on l'imagine aisément, puisque la religion aux Philippines ne ressortissait pas, comme en Allemagne, au domaine privé, mais constituait au contraire l'un des rouages majeurs de la domination coloniale espagnole et, partant, une force inouïe de coercition exercée sur le peuple philippin. Voyons jusqu'à quel point Rizal, peu enclin aux concessions, campait sur ses positions, et nous ne manquerons pas de remarquer au passage la vivacité du ton adopté, balayant définitivement toute trace d'inféodation intellectuelle et reflétant au contraire une totale liberté d'expression :

Je vous suis très reconnaissant pour vos bonnes et amicales mises en garde à propos de la religion. En ce qui concerne les religieux, je reconnais qu'ils ont fait beaucoup de bien, enfin que telle était leur volonté. Mais permettez-moi de vous dire une chose : les religieux sont fort bien récompensés pour leurs services ; ils reçoivent pour ces tâches chrétiennes des richesses sur terre comme au ciel. En effet, ils ont échangé les terres de nos aïeux contre le royaume des cieux... mais il s'agit là d'une vie hindoue, pas d'une vie chrétienne et malgré tout, nous devons vivre comme les autres êtres humains.

Mon bon Monsieur ! Vous connaissez notre pays à travers les livres écrits par les religieux, par les Espagnols et les amis : ils copient les uns sur les autres. Si vous aviez vu le jour et grandi, comme moi, dans nos villages, vous auriez entendu ce que nos paysans croient, disent et pensent, vous auriez entendu leurs souffrances et vous auriez très certainement une tout autre idée de ce qu'est le catholicisme aux Philippines. [...] Excusez la franchise de ces mots, que vous allez peut-être trouver surprenants, parce que vous ne les avez jamais entendus auparavant. Sans doute vous rappelez-vous de la fable de Lessing, [qui s'appelle] si je ne me trompe pas, *Le garçon et le serpent* : chacun écrit l'histoire selon ses convenances.⁴⁷

Ce passage peut paraître toutefois contredire le respect que Rizal vouait à son aîné pour l'étendue de sa culture philippine et auquel nous avons fait référence, mais, dans ce cas comme dans d'autres, l'admiration ne rima jamais pour lui avec servilité et il n'hésita jamais à mettre

⁴⁶ H. Sichrovsky, «The Role of Ferdinand Blumentritt ...», *op. cit.*, p. 227.

⁴⁷ J. Rizal, Leipzig, 22-VIII-1886, in : *The Rizal-Blumentritt Correspondence*, vol. I, *op. cit.*, , L. 3, f° 2 v ; f° 3 r-v.

Blumentritt devant ce qui lui semblait relever de la contradiction, sauf à ce que ses propos risquent de prendre la tournure de la provocation :

Je ne peux pas croire que vous, en tant qu'homme libre, citoyen d'Europe, puissiez conseiller à votre cher ami de tout endurer et de se comporter comme un homme pusillanime, sans courage.⁴⁸

Mais il n'était pas rare que Rizal perdît contenance et dépassât les limites imposées par les convenances — en l'espèce d'autant plus strictes que cette lettre compte parmi les premières de leur correspondance — dès que la question tournait autour des religieux aux Philippines, et qu'il prît la mouche. Au demeurant, il semble bien que la fougue du jeune homme vint jeter un pavé dans la mare des certitudes du professeur et que celui-ci nuança progressivement ses perceptions après que Rizal eut attiré son attention sur le problème colonial aux Philippines, dont la douloureuse acuité lui avait probablement échappé jusqu'alors. Mais il ne s'en trouva pas pour autant dépourvu des qualités inhérentes au chercheur, et quoique le sort de la famille Rizal, aux prises avec les dominicains qui régissaient le domaine de Calamba sur lequel elle était installée⁴⁹ l'eût beaucoup impressionné, il mena sa propre enquête, tout en prenant bonne note de la lecture du *Noli*, dont Rizal lui avait envoyé un exemplaire, accompagné de ces mots :

Je vous envoie un livre ; c'est mon premier livre, bien que j'aie beaucoup écrit auparavant et que j'aie reçu des prix lors de concours littéraires. C'est le premier livre impartial et courageux sur la vie des Tagals. Les Philippins y trouveront l'histoire des dix dernières années ; j'espère que vous remarquerez à quel point mes descriptions diffèrent de celles d'autres écrivains. Le gouvernement et les moines vont peut-être attaquer le livre, mais moi je fais confiance au Dieu de la vérité et aux gens qui ont connu nos souffrances de près. Je réponds ici à tout ce qui s'est écrit sur nous et aux insultes qui ont été proférées contre nous. J'espère que vous le comprendrez bien.⁵⁰

La réponse de Blumentritt, qui ne tarda guère, fut aussi enthousiaste qu'élogieuse, mais elle témoigna immédiatement d'un intérêt bien particulier, qui au premier abord ne semblait que raviver les questions d'ordre linguistique dont ils étaient tous deux férus, mais qui soulevait à vrai dire un problème de fond :

⁴⁸ J. Rizal, Genève, 19-VI-1887, *Idem*, L. 41, f°1 r.

⁴⁹ Le conflit avait eu pour cause principale la hausse constante du loyer par les dominicains propriétaires de la *Hacienda* ; il se termina par l'éviction des fermiers, l'arrestation et la déportation de la plupart des concernés. Cf., Floro. C. Quibuyen, *A Nation Aborted. Rizal ...*, *op. cit.*, p. 21 et *passim*.

⁵⁰ J. Rizal, Berlin, 21-03-1887, in : *The Rizal-Blumentritt Correspondence*, vol. I, *op. cit.*, L 23, f°2, r-v.

Ton livre, comme nous disons en allemand, a été écrite avec le sang qui vient du cœur et c'est pour cela qu'il va au cœur. Je continue à lire [ton œuvre] et je te demanderai de temps en temps des explications à propos de mots qui me sont inconnus. Par exemple le mot *filibustero*. Il doit avoir un certain sens aux Philippines que je ne retrouve pas dans l'espagnol d'Espagne, ni dans celui de l'Amérique.⁵¹

Sans doute cet aveu d'ignorance conforta-t-il Rizal dans la certitude que la réalité de la vie coloniale aux Philippines avait jusque-là échappé à l'examen pourtant sagace de son ami, désormais désireux d'en percevoir à jour tous les aspects. Aussi lui fit-il cette réponse, destinée à l'éclairer définitivement sur ce fameux mot, si chargé de sens qu'il s'en saisira pour intituler la suite qu'il donnera au *Noli* : *El Filibusterismo* :

Les journaux de Manille et les Espagnols désignent par ce nom ceux dont ils veulent faire un révolutionnaire suspect. Il n'a pas le sens de filibustier ; il renvoie plutôt au dangereux patriote, qui sera bientôt pendu [...].⁵²

Il nous est loisible de mesurer l'impact que dut avoir cette explication fournie par Rizal chez Blumentritt, qui ne manqua sûrement pas de la colliger avec le fragment final de la lettre précédente, dans laquelle Rizal parlait de lui-même, tout en explicitant les raisons pour lesquelles il avait voulu écrire son *Noli*, et que nous achevons de reproduire ici :

Ce que je dis sur nos superstitions, qui sont des superstitions que nous devons aux moines, ce n'est que la moitié de la vérité. Ce que je dis à propos de la Garde Civile est aussi la moitié de la vérité. A l'âge de dix-sept ans, j'ai été agressé et jeté en prison, alors que j'étais blessé, et on m'a menacé de m'envoyer en exil, uniquement parce que lors d'une nuit noire je n'avais pas retiré mon chapeau en passant devant un lieutenant de la Garde Civile. Je me suis plaint au Capitaine Général, mais on ne m'a pas rendu justice. Ma blessure a mis deux semaines à guérir. On pourrait en dire beaucoup encore sur le sujet.⁵³

Depuis les premières lettres dans lesquelles Rizal exposait les abus et exactions commis sur la population philippine en général par le régime colonial, l'heure était venue de l'estocade, qui se révéla être de la plus haute efficacité pour accélérer la prise de conscience de Blumentritt, qui découvrait que son ami avait personnellement eu maille à partir avec le gouvernement colonial et qu'il en avait souffert

⁵¹ Ferdinand Blumentritt, Leitmeritz, 27-03-1887, *Idem*, L.24, p. 63.

⁵² J. Rizal, Berlin, 29-03-1887, *Ibid*, L 26, f°3, r. C'est Rizal qui souligne.

⁵³ J. Rizal, Berlin, 21-03-1887, *Ibid*, L 23, f°2, v.

dans sa chair ; que Rizal était désigné dans son pays par le mot *filibustero*, avec tout le danger et les risques qu'une telle stigmatisation recouvrait, pour lui-même et pour sa famille.

Comme Rizal avait pu le prévoir, la publication du *Noli*, dont l'importation et la lecture restèrent interdites aux Philippines, déclencha les foudres des autorités coloniales, qui le considérèrent comme l'accomplissement d'un travail de sape mené depuis que l'infâme traître à la nation espagnole avait rédigé le fameux poème que nous avons eu l'occasion d'évoquer, *A la Jeunesse philippine*, ainsi qu'il sera mentionné dans le rapport d'accusation qui fut adressé lors du procès de Rizal, par le substitut du procureur au Conseil de Guerre :

A partir de cette date [1879], il [José Rizal] a tout fait pour mener à bien son entreprise de destruction de la souveraineté espagnole aux Philippines, et en 1886 il publie un roman tagal, imprimé à Berlin, écrit en castillan, sous le titre de *Noli me tangere*, plein de haine envers la patrie, dans lequel il fustige les Espagnols à l'aide d'épithètes les plus dénigrants, il se moque de la religion catholique, et il essaie de démontrer que les Philippines ne seront jamais civilisées, tant qu'elles seront gouvernées par les canailles que sont les Castellans pervers.⁵⁴

Telle fut l'image qui resta inexorablement attachée au *Noli*, malgré toutes les dénégations qui suivirent sa publication et notamment celle entreprise par Blumentritt, immédiatement soucieux de rétablir la stricte vérité sur ce que le livre renfermait et surtout que justice soit rendue à son auteur :

Il a été dit que dans le *Noli*, tous les espagnols étaient des vauriens, des calomniateurs et des intrigants corrompus, et l'on a ainsi conclu au caractère antiespagnol du livre. Ceux qui ont soutenu cette thèse prouvent leur manque de discernement et de sérénité. Parce qu'il y a aussi des personnages honnêtes comme le vieux lieutenant de la Garde Civile qui apparaît dès le début du roman...⁵⁵

Mais Blumentritt eut beau mettre dans sa *Défense du Noli* toute son énergique objectivité scientifique, il se rendit bientôt à l'évidence : la machine répressive s'était refermée sur Rizal, et qu'il ne fallait plus compter sur aucune preuve de « discernement » ni de « sérénité » de la part d'un gouvernement bien décidé à étouffer la plus minime contestation et à mettre au pas les dangereux activistes philippins, dont Rizal était le meneur, et qui depuis l'Espagne fomentaient le renversement

⁵⁴ Enrique de Alcocer et R. de Vaamonde, «Al Consejo de Guerra», Manila, 21-XII-1896, in : *The Trial of José Rizal. Wenceslao Emilio Retana's Transcription of the Official Spanish Document*, traduit et annoté par Horacio de la Costa (ed.), Manila, Ateneo de Manila University Press, 1961, p. 35.

⁵⁵ *El Noli me tangere de Rizal juzgado por el profesor Ferdinand Blumentritt*, Barcelona: Imprenta Ibérica de Francisco Fossas, 1889, p. 17.

de l'autorité espagnole dans l'archipel. On mesure alors le chemin parcouru par le paisible professeur, féru de linguistique et d'ethnologie, qui se vit progressivement dans l'obligation, autant par amitié que par déontologie, de se pencher sur une réalité coloniale qu'il avait jusqu'alors ignorée. Aussi passa-t-il à l'étamine, tant le contrôle monastique espagnol que l'incurie du système administratif et judiciaire, et mit-il en évidence les conséquences non seulement politiques et économiques, mais aussi sociales et raciales, de l'administration coloniale espagnole en vigueur aux Philippines.⁵⁶

Aussi le retrouve-t-on sans vraie surprise soutenant non seulement Rizal et le *Mouvement de la Propagande* dans son ensemble, mais plus généralement encore le peuple philippin dans sa lutte contre tous ses détracteurs, notamment en collaborant par ses articles à la revue *La Solidaridad*. L'engagement de Blumentritt en faveur des Philippines, pays qu'il n'avait jamais visité, mais qui pour autant ne lui était en rien étranger, devint alors total : il s'en fit non seulement le défenseur, mais il en vint à se considérer comme un acteur à part entière dans la lutte qui était devenue la sienne propre, dans une approche quasi viscérale, ainsi que l'a très justement relevé l'historien philippin Corpuz : « Il est presque devenu Philippin. Il répondit à une critique par ces mots : *Nous, les Philippines et moi...* »⁵⁷

On peut parler ici d'un véritable basculement, qui ne pouvait que resserrer davantage encore les liens tissés entre Blumentritt et Rizal, dont la relation s'était enrichie d'une force nouvelle, étayée par une vision politique partagée et, partant, mue par une mission devenue commune : d'amis ils étaient devenus complices. Aussi avons-nous relevé dans leur correspondance le glissement dans leur façon de « mon cher ami » à « mon cher frère », qui nous semble revêtir une importance capitale, tant ils étaient effectivement devenus frères, et plus exactement des frères d'armes, partageant un même idéal de liberté politique et de liberté tout court, lutte dans laquelle tous deux étaient dorénavant pleinement engagés, se soutenant mutuellement face aux mêmes difficultés et à la vindicte des mêmes détracteurs et ennemis. Blumentritt avait-il pris la plume pour rétablir la vérité sur le *Noli* que c'était maintenant au tour de Rizal de le défendre, tandis qu'il était accusé depuis l'Espagne de collusion avec les *colegas* :

J'ai bien reçu tes lettres et tes manuscrits. Pour la jeunesse philippine, ils font l'effet d'une recommandation venue d'un vieil ami avisé, car nous luttons ici pour notre patrie sans aucun soutien. Tu es le seul à nous insuffler force et courage et tu nous réprimandes aussi quand nous nous écartons du droit chemin. Maintenant ils veulent t'attaquer, mais nous tous serons avec toi parce notre devise est *Solidarité et Union*. Tu luttas pour notre pays. Nous devons faire la même chose pour toi. Une chose seulement : sois prudent ! Les ennemis qui

⁵⁶ Cf., H. Sichrovsky, « The Role of Ferdinand Blumentritt ... », *op. cit.*, p. 234 et *passim*.

⁵⁷ O.D. Corpuz, *The Roots of the Filipino Nation*, Quezon City : Aklahi Foundation, 1996 [1989], vol 2, p., 172.

t'attaquent maintenant ont si peu d'étoffe qu'ils ne méritent pas que nous dégainions nos épées. Attends qu'ils se lancent dans une attaque plus sévère.

Pour l'instant, envoie-moi quelques livraisons de journaux espagnols qui sont élogieux sur toi. Je vais écrire ta défense. Je vais personnellement lutter pour toi. Jusqu'à présent je n'ai rien écrit d'autre que pour ma patrie. Maintenant il y va de l'honneur d'un ami !⁵⁸

Nous étions alors en 1889 et Blumentritt, assidu et infatigable collaborateur de *La Solidaridad*, ne ménageait aucun effort pour soutenir les *colegas* philippins constamment dénigrés par les organes de presse les plus conservateurs ; il s'agissait donc bien là pour Rizal d'assurer son ami de la réciprocité de leur compagnonnage, à l'heure où il était devenu la cible d'attaques d'autant plus virulentes qu'il était considéré comme un représentant du monde germanophone, que l'Espagne ne cessait de percevoir comme un rival de très inquiétante envergure en termes géostratégiques, mais aussi, et la faute n'était pas des moindres, comme son complice.⁵⁹

En l'espèce la perception n'était pas fausse, tant Rizal et Blumentritt travaillaient bien de concert et dans une belle unité de vue que l'exil du premier ne vient pas entacher, bien au contraire. Les échanges ne tarirent jamais entre eux et, au-delà des missives, Blumentritt ne cessa d'envoyer des livres et des articles, afin de maintenir le banni dans une atmosphère de continuelle stimulation intellectuelle, et de lui assurer le réconfort dont il avait besoin. Aussi imagine-t-on sans peine la plus vive inquiétude puis le plus profond chagrin qui s'emparèrent du professeur autrichien lorsqu'il apprit la nouvelle du sort funeste qui attendait son ami : la mise aux arrêts, suivie de son exécution, le 30 décembre 1896, alors que l'insurrection contre l'Espagne, menée par le Katipunan⁶⁰, ne faisait que commencer.

Avec la crise de Cuba qui signala le déclenchement en avril 1898 de la guerre entre les États-Unis et l'Espagne, les événements se précipitèrent. L'Espagne, vaincue sur tous les fronts, céda, par le

⁵⁸ J. Rizal, Paris, 4-06-1889, in : *The Rizal-Blumentritt Correspondence*, vol. I, *op. cit.*, L. 101, f° 2 v ; f° 3 r.

⁵⁹ Si l'on ajoute au souvenir du conflit qui avait éclaté en 1885 entre l'Allemagne et l'Espagne à propos de la souveraineté des Îles Carolines, le fait que la publication du *Noli* eût lieu à Berlin, et que Blumentritt se fût proposé de le traduire en allemand, ce qui revenait à mettre ainsi le roman à la portée d'une population en majorité protestante, luthérienne — même si Blumentritt était personnellement catholique —, la coupe était pleine pour beaucoup d'Espagnols qui détectaient là une belle preuve de la trahison de Rizal et qu'une conspiration menée depuis l'Allemagne s'ourdissait, *cf.*, H. Sichrovsky, «The Role of Ferdinand Blumentritt... », *op. cit.*, p. 238. A propos de des Iles Carolines, voir : María Dolores Elizalde Pérez-Grueso, *España en el Pacífico. La colonia de las islas Carolinas, 1885-1889*, Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Agencia Española de Cooperación Internacional, Biblioteca de Historia 14, pp. 13-61.

⁶⁰ Mouvement révolutionnaire créé le 7 juillet 1892 par Andrés Bonifacio sur les cendres de *La Liga Filipina*, qui avait été fondée le 3 juillet 1892 par José Rizal, juste avant qu'il ne fût exilé à Dapitan. Le mot *Katipunan* signifie « association » en tagalog.

Traité de Paris du 10 décembre 1898, l'archipel des Philippines aux Etats-Unis, en échange d'une indemnité de vingt millions de dollars. Le rêve de liberté nationale, pourtant incarné dans la proclamation par le chef des insurgés Emilio Aguinaldo de l'indépendance du pays en juin de la même année, après l'adoption de la Constitution dite de Malolos⁶¹ s'éteignait pour un demi-siècle.

Après une lutte acharnée, qui dura jusqu'en mars 1902, les forces militaires américaines vinrent à bout de la résistance philippine et prirent le contrôle du pays dans son ensemble. Mais avoir vaincu les insurgés ne voulait pas dire les avoir convaincus du bien-fondé de la nouvelle occupation qui leur était imposée ; aussi les Etats-Unis se virent-ils rapidement dans l'obligation de justifier leur présence dans l'archipel et tentèrent-ils par tous les moyens de prouver à quel point les Philippines devaient s'en réjouir, au lieu de s'en plaindre.

L'un des moyens dont firent usage les autorités américaines fit sortir Blumentritt de ses gonds. Pour lui qui avait suivi pas à pas les dernières heures de lutte des Philippines contre les Espagnols, avec l'espoir chevillé au corps que l'indépendance nationale viendrait d'une certaine façon compenser l'énorme perte pour le pays qu'avait signifié la mort de Rizal, le spectacle de la souveraineté philippine foulée au pied relevait, sans conteste, de l'ignominie, pour quiconque se faisait une haute idée de ce que nous appellerions aujourd'hui « la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes ». Mais si la brûlante et nouvelle actualité philippine blessa l'humaniste Blumentritt, c'est l'historien qui réagit en reprenant la même vigoureuse plume qui avait si brillamment servi les intérêts de *La Solidaridad*.

Car, d'une domination à l'autre, il fallait à nouveau dénoncer les mêmes pratiques politiques diffamantes, qui toujours visaient à perfidement instrumentaliser l'histoire, et que les Etats-Unis, comme l'Espagne en son temps, avaient mises à l'ordre du jour en commanditant la publication de nombreux ouvrages louant l'entreprise coloniale américaine, venue très à propos sauver les Philippines de l'esclavage qu'avait représenté la domination espagnole. Aussi Blumentritt s'employa-t-il à attaquer les auteurs américains dont il jugeait les écrits résolument partiaux⁶² et indignes de la science historique dont ils se réclamaient, puisque loin de reproduire la réalité des faits, ils servaient plutôt les intérêts d'un pouvoir politique désireux de justifier la nouvelle oppression dont étaient victimes les Philippines.

⁶¹ Du nom d'une petite localité proche de Manille où elle fut fiévreusement rédigée par un groupe de juristes présidé par Apolinario Mabini, l'un des proches d'Emilio Aguinaldo.

⁶² Ambeth OCAMPO, « Blumentritt's role in the Propaganda War », in : *Rizal without the overcoat*, Quezon City : Anvil, 1996 [1990], p. 39.

En tant que pro-philippin, il devint la cible des critiques les plus acerbes venant des Etats-Unis, comme on pouvait s'y attendre, mais aussi de sa propre patrie, mais il tint bon, comme certainement Rizal aurait tenu bon à sa place, en se battant, cela ne faisait aucun doute pour Blumentritt, contre l'occupation américaine comme il s'était heurté à la domination espagnole. Voici le témoignage que Blumentritt livra en 1910 à un Philippin, Francisco Higinio, parent de la famille Rizal :

On ne veut pas que je défende les justes et légitimes aspirations du pays et que je dépeigne les vrais buts de la politique impérialiste menée aux Philippines. J'attaque les Américains impérialistes et les nationalistes et c'est comme si j'étais un bandit. Mais ce n'est pas important tout cela, et je ne vais pas abandonner la juste cause des Philippines, même si les chauvins m'attaquent personnellement au lieu d'attaquer mes arguments. Ces attaques-là servent simplement à prouver que j'ai raison ; ils frappent en dessous de la ceinture parce qu'ils n'ont aucune raison ni véritable argument pour justifier l'occupation des Philippines.⁶³

Ce qui apparaît clairement dans l'entreprise menée par Blumentritt contre l'impérialisme américain jusqu'à sa mort à Leitmeritz en 1913, c'est qu'il reprenait tout l'argumentaire que Rizal lui avait patiemment exposé, les ressorts de la domination coloniale, les techniques d'asservissement, la question de la race, et de la « civilisation » que l'occidental se faisait une obligation d'apporter à ceux qu'il considérait comme « non civilisés »⁶⁴, et incapables de se gouverner eux-mêmes, la servilité de ceux qui croient pouvoir tirer profit d'un régime colonial certes, mais apparemment clément pour leur classe, leur caste ou leur ethnie. On croit lire Rizal bataillant maintenant contre les Américains et c'est là sans doute le dernier transfert — mais de quelle importance — qui s'est effectué entre ces deux êtres d'exception et dont l'histoire personnelle demeure viscéralement attachée à la grande Histoire de leur temps.

Hélène Goujat
MCF Civilisation latino-américaine
Université d'Angers, 3L.AM - EA 4335

⁶³ *Idem.*

⁶⁴ Paul A. KRAMER, *The Blood Government. Race, Empire, the United States & the Philippines*, USA, University of North Carolina Press, 2006, p. 107.

